

Les animaux femelles ont de vraies leçons de féminisme à nous donner

Yolaine de La Bigne, propos recueillis par [Ariane Nicolas](#) publié le 31 janvier 2025

<https://www.philomag.com/articles/les-animaux-femelles-ont-de-vraies-lecons-de-feminisme-nous-donner>

Comment cette thématique de “l’animal féministe” a-t-elle émergé dans le champ de la recherche ?

Yolaine de La Bigne : La science est longtemps restée un domaine très masculin, voire patriarcal, ce qui a eu des effets sur les connaissances produites. Les êtres humains ayant tendance à interpréter la vie des autres à leur image, celle des animaux a été empreinte de ce regard masculin : l'éthologie a dépeint les mâles comme des individus triomphants, forts, majestueux, et les femelles comme des choses passives, un peu ternes, fragiles. Dans les années 1960, l'entrée des femmes dans la science a fait bouger les choses. Trois femmes ont commencé à révolutionner notre approche des animaux. [Jane Goodall](#) est partie observer les chimpanzés en Tanzanie ; [Dian Fossey](#), les gorilles au Rwanda (elle y est morte assassinée) ; et [Biruté Galdikas](#), les orangs-outangs à Bornéo. Toutes ont apporté un regard nouveau sur les comportements des singes, notamment femelles : leur organisation politique, leurs aptitudes techniques, leur personnalité... Tout était plus complexe qu'on ne l'avait cru. Ce renouveau a essaimé dans l'observation d'autres espèces jusqu'à aujourd'hui, où nos savoirs se sont considérablement enrichis.

Comment passe-t-on de l'étude des femelles à ce titre, “l’animal féministe” ?

Ce titre est un peu provoc', je le concède ! Évidemment, on ne peut attribuer des intentions féministes chez les animaux, dont l'intériorité et le mode d'être restent en partie mystérieux, inaccessibles y compris aux scientifiques. Cela dit, les animaux permettent de penser autrement des thématiques féministes, telles que le partage des tâches, la liberté sexuelle, les violences de genre, le consentement, la domination masculine, la distribution du pouvoir, etc. On trouve les mêmes questions, en fait, avec des réponses qui diffèrent du tout au tout selon les espèces, preuve que les normes humaines sont sûrement plus rigides que celles des animaux. On trouve vraiment de tout dans le monde animal. La domination masculine n'est pas inscrite dans la nature. Il y a une liberté, une diversité, un dynamisme entre les sexes qui sont très impressionnants.

Auriez-vous des exemples d'idées reçues qui ont été brisées ?

Sur la violence, par exemple. Certaines femelles sont beaucoup plus agressives qu'on ne le pensait, chez les suricates, les hyènes ou certains singes, entre autres. Ensuite, vous avez la question des aptitudes. On a longtemps cru que seuls les oiseaux mâles savaient chanter. C'est faux ! Les femelles chantent, elles défendent leur territoire, parlent avec les copines... Leur liberté sexuelle est aussi très affirmée. Les oiseaux femelles ne sont pas du tout fidèles : grâce à des tests ADN, on a pu prouver que dans les nids, seuls 20% des œufs étaient du couple d'oiseaux d'origine. La bisexualité est également beaucoup plus répandue qu'on ne se le figurait. Et puis sur la question de la

domination masculine, on a tendance à l'attribuer à la force physique qui serait l'apanage des hommes. Or chez les mammifères, mais aussi les poissons ou les insectes, les femelles sont majoritairement plus grandes que les mâles. C'est assez logique, somme toute, puisque ce sont elles qui portent les petits. Les mâles, au contraire, ont besoin d'être plus agiles et véloce, donc sont souvent moins corpulents. Il n'y a pas de lien direct entre la forme du corps et la répartition des rôles sociaux.

Dans votre livre, vous évoquez aussi la question des matriarcats animaux.

Oui, on a découvert l'existence de nombreuses communautés de femelles, chez les orques, les girafes, les éléphants, les bonobos bien sûr ou même les moutons. Ces animaux vivent entre sœurs, cousines, petites filles... En Afrique, les éléphants sont souvent dirigés par une grand-mère, la matriarche, qui a plus d'expérience et d'autorité que les autres. En réalité, les rapports entre les sexes sont plus équilibrés chez les animaux que chez les humains. Le rôle des mâles et des femelles y semble plus complémentaire et moins conflictuel, il n'y en a pas un qui passe son temps à vouloir asservir l'autre. Et souvent, les femelles sont très solidaires entre elles, chez les dauphins ou les chauves-souris notamment. On insiste sur cette notion de solidarité féminine dans le livre, parce que les femmes humaines ne le sont pas tant que ça, en tout cas pas assez, d'après moi. Les femelles, de ce point de vue, ont des vraies leçons de féminisme à nous donner.

Comment se manifeste la solidarité féminine chez les chauves-souris, concrètement ?

Les chauves-souris ont mauvaise presse car elles ne sont pas très belles à regarder et leur mythologie fait peur, mais elles ont des comportements admirables. D'abord, les femelles chassent ensemble. Si l'une d'entre elles ne rapporte rien, les autres lui donnent quand même à manger. Lorsque l'une des femelles du groupe meurt, l'une de ses camarades adopte le petit qui est resté orphelin. Ce qui me stupéfait sans doute le plus, chez elles, c'est que pendant les périodes difficiles, lorsque les insectes se raréfient ou qu'il fait trop chaud, certaines femelles s'auto-avortent pour assurer la survie du groupe. On ne sait pas exactement qui choisit, comment, sur quels critères, mais elles disposent d'un procédé chimique interne qui le permet. Et à partir de là, elles deviennent les nourrices des petits qui vont bientôt naître. Un vrai modèle de sororité !

Ne risque-t-on pas tout de même de céder à l'anthropomorphisme, c'est-à-dire d'attribuer aux animaux des comportements réservés aux humains ? Et en miroir, de justifier des modes d'être inégaux entre femmes et hommes, en invoquant leur présence dans le monde animal ?

C'est une très bonne question. Je reprendrais le cas des éléphants. Après une dispute, on sait que les éléphantesses font souvent un cercle autour du membre du groupe qui s'est battu et garde un traumatisme émotionnel ou physique : elles font des caresses avec leur trompe, tournent autour avec beaucoup de calme et de douceur. Manifestement, rien ne les y oblige. On pourrait dire qu'elles font preuve de *care*, qu'elles témoignent d'une éthique du soin, une notion que les penseuses féministes explorent et réhabilitent depuis quelques années. Cette entraide et cette empathie proprement féminine existent bel et bien, je ne crois pas qu'il s'agisse d'un anthropomorphisme mal placé. Après, il faut prendre garde à ne pas tomber dans les caricatures. Dans le monde animal, les femelles sont celles qui élèvent les petits, le partage des tâches reste donc limité, et il faut le

reconnaître aussi. Mais on peut aussi considérer que de ce fait, ce sont elles qui transmettent la culture, qu'elles représentent un chaînon capital de l'évolution et en cela, ont un pouvoir déterminant.

Ces qualités “féministes” que l'on trouve chez les femelles ont-elles quelque chose à voir avec la théorie de l'évolution darwinienne ?

Dans [le livre](#), nous consacrons un chapitre à la question : « Les mâles sont-ils nécessaires ? » Ce n'est pas seulement une boutade. Au début de la vie sur Terre, il n'y avait pas de sexes. Des cellules se clonaient, simplement. Ensuite, les premiers éléments sexués sont apparus, et ils étaient féminins : pour créer un être et pour donner naissance, il faut être une femelle. C'est seulement des millions d'années après que les mâles sont apparus, un peu en accessoires, si je puis dire ! Pour l'instant, la science y voit deux explications possibles. En premier lieu, le mâle apporterait la diversité génétique. Beaucoup de femelles peuvent se reproduire seules, avec la fameuse [parthénogénèse](#). Mais à un moment, si vous ne vous reproduisez qu'entre femelles, vous finissez par épuiser l'espèce et la mettre en danger. La diversité génétique dynamise l'espèce et l'empêche de s'éteindre. L'autre explication a trait au plaisir. L'évolution aurait favorisé l'apparition des mâles pour stimuler les rapports sexuels en apportant de la jouissance aux femelles. Ce n'est pas vrai chez toutes les espèces mais c'est une piste intéressante à explorer.

La conférence que vous animez à la Cité des sciences samedi 8 février s'inscrit dans le cadre de la Journée des intelligences animales. Être féministe, c'est être intelligent ?

[Rires] J'ai commencé à m'intéresser scientifiquement aux animaux à travers la question de leur intelligence. J'ai été surprise de découvrir que l'intelligence animale n'était pas forcément liée à la structure du cerveau. Les oiseaux par exemple sont dotés d'un petit crâne – donc d'un cerveau réduit – mais avec des fonctions complexes, la fameuse « complexité neuronale » qui joue un rôle plus important que la taille du cerveau. Par ailleurs, ils possèdent un grand nombre de neurones, autre élément capital. Ainsi, les pigeons, que certains croient idiots alors que leur intelligence est remarquable, possèdent deux fois plus de neurones que les primates... On peut dire qu'il y a un lien direct entre féminisme et intelligence au sens où le féminisme, pour un animal, consiste à comprendre quel est le meilleur moyen d'assurer sa survie et celle de ses petits. Dans un monde très dur comme l'est celui de la nature sauvage, *a fortiori* aujourd'hui où les animaux ne savent plus très bien où aller, comment se nourrir, comment éviter les prédateurs humains, il faut être super malin. Il est nécessaire d'avoir des stratégies, le sens de l'avenir, contracter des partenariats, se méfier de l'ennemi, s'adapter aux circonstances... Donc oui, savoir sauver sa peau en tant que femelle requiert bien des talents.